

REVUE DE PRESSE

Thérèse, le grand amour caché de Léon Blum

Dominique Missika

PRESSE ÉCRITE

Le Parisien, 7 mai 2016

Le sacrifice de la « citoyenne Blum »

Ce mardi matin, 14 juillet 1936, une bruine mouille le pavé de Paris. Puis le soleil se lève, radieux, pour accompagner la grande fête nationale. Dans l'après-midi, 1 million de personnes défilent dans les rues de la capitale, noyées sous une déferlante de drapeaux tricolores qui se mêlent aux étendards rouges.

Une mer de casquettes entonne des « Marseillaise », chante « l'Internationale », danse et parade dans des effluves de frites et de gaufres. C'est le grand jour de la gauche, l'apothéose d'un Front populaire qui a remporté les élections deux mois plus tôt et lancé des réformes sociales historiques.

Juché sur la tribune officielle place de la Bastille, Léon Blum salue la foule. A sa droite, son épouse Thérèse, seule femme au premier rang de l'estrade, lève aussi son poing ganté. Elle semble si heureuse de voir le leader socialiste savourer un triomphe qu'il partage avec le petit peuple des prolos. Élégante dans son tailleur noir rehaussé d'une lavallière en soie blanche, la « citoyenne Blum », comme la surnomment les médias, mesure le chemin accompli. Et d'abord celui de son « grand homme », pour la carrière duquel elle s'est dévouée. Elle a été de tous les meetings, a épluché des liasses de courrier, s'est occupée de sa circonscription de Narbonne, lui a même servi de chauffeur. Thérèse a aussi été une parfaite maîtresse de maison. Dans leur bel appartement bourgeois qui offre une vue magnifique sur la Seine, elle a de quoi faire: le 25, quai de Bourbon a longtemps servi de QG au chef de la SFIO. Depuis qu'il a pris la tête du gouvernement, c'est une sorte de Matignon bis où le nouveau président du Conseil reçoit dans le salon collaborateurs et dirigeants... sans quitter sa robe de chambre !

Ce petit bout de femme, qui paraît si fière d'être là, en pleine lumière à la tribune, se souvient peut-être des longues années de clandestinité. Léon et elle se sont aimés follement à partir de l'été 1911, mais aucun des deux n'était libre. Pendant vingt ans, elle est restée la maîtresse cachée du brillant juriste et chroniqueur littéraire, avant que le décès de Lise Blum, en décembre 1931, ne donne à Thérèse le premier rôle. A cette époque, Léon est déjà le maître de la SFIO. Un homme respecté, même si ses allures de grand bourgeois dandy ne plaisent pas à tous.

« Thérèse venait aussi de ce monde, mais par son énergie et sa simplicité, elle lui a apporté une vraie touche d'humanité, de proximité et de modernité, note l'historienne Dominique Missika, qui vient de lui consacrer une biographie*. Elle n'a pas cherché à se mêler de ses idées, mais elle était tout sauf une potiche. Au contraire, c'est sans doute la première first lady de l'histoire de la République. »

Thérèse est heureuse, mais elle craint pour la vie de Léon, surtout depuis le lynchage perpétré par des fanatiques d'extrême droite qui ont failli le tuer cinq mois plus tôt. Elle est d'autant plus inquiète que c'est elle qui ouvre le courrier ordurier et antisémite qu'il reçoit chaque jour. D'ailleurs, ses proches lui trouvent un air tendu et un visage émacié. A la tribune, ce 14 juillet, elle est déjà malade, continuellement fiévreuse, mais cache tout à Léon, pour le protéger. « Une grippe à rechutes », élude-t-elle quand on s'enquiert de sa mine pâle. En 1937, les jours heureux sont derrière eux. Le Front populaire s'étiole, comme la santé de Thérèse. Le mal inconnu qui la ronge finit par l'emporter à 56 ans, le 21 janvier 1938, laissant Léon éperdu de chagrin. L'estocade politique suit peu après, début avril, après une éphémère tentative pour reformer un gouvernement. Cinq ans plus tard, enfermé par Vichy au château de Bourrassol, en Auvergne, il écrit à Cécette, la meilleure amie de sa femme : « Si vous saviez comme je pense à elle, comme je rêve d'elle. La blessure saigne toujours. »

Charles de Saint-Sauveur

***Le Parisien Magazine*, 13 mai 2016**

Légère comme une Blum

François Hollande a certainement rêvé du 3 mai 1936. Ce jour-là, la gauche, avec le Front populaire, triompha aux législatives. Ah, le bon temps sans Nuit debout, sans manifestation qui dégénère ni cote de popularité rase-bitume... Un vent de renouveau soufflait alors sur la France. Et si c'était lui, Léon Blum, l'homme providentiel? Ce 3 mai 1936, Blum reçoit chez lui... en robe de chambre. « Le salon ne désemplit pas », écrit Dominique Missika dans *Thérèse, le grand amour caché de Léon Blum*. C'est elle, la vigie amoureuse, la maîtresse de Blum pendant vingt ans avant de devenir sa femme, en 1932: Thérèse Pereyra. Elle était féministe, mais accepta de rester dans l'ombre de Blum. Elle divorça de son côté, alors que lui attendit la mort de son épouse. C'est l'histoire d'un amour immense sur fond de grèves, d'espairs ouvriers, d'injures antisémites et de montée du nazisme. Une image emblématique: en ce mois de mai 1936, non loin de la place de la République, à Paris, Thérèse surveille la foule qui ovationne son mari. « Le souvenir de l'agression dont il a été victime deux mois plus tôt ne la quitte pas », écrit Missika. Pourtant, c'est elle qui rendra les armes la première. Malade, elle supplie les fidèles: « Ne quittez pas Léon, ne le laissez pas. » Elle meurt en 1938, en même temps que... le Front populaire. Au fond, Thérèse Pereyra fut aussi indispensable à Blum qu'un grand espoir à la nation.

Clara Dupont-Monod

***Libération*, 5 mai 2016**

Gauche caviar et Front populaire

Avec la biographie que Dominique Missika consacre à Thérèse, le grand amour de Léon Blum, on entre dans l'intimité de ce personnage complexe qu'on voit fragile, désuet et élégant sur les photos, avec ses yeux plissés, sa moustache tombante, son grand chapeau et ses lorgnons. Blum, au vrai, n'a rien de prolétarien. Fils d'une bonne famille juive, cultivé, doté d'une bonne plume et d'un talent oratoire tout en nuances qu'il déploie d'une voix fluette, Blum est à l'origine un dandy. Il est normalien, critique littéraire, juriste de haut vol, parisien jusqu'au bout des ongles. Engagé très tôt aux côtés des dreyfusards, puis des socialistes, grâce à sa

rencontre avec Lucien Herr, puis avec Jaurès, il reste cet homme lancé et fin qui hante les salons et les théâtres, mélomane, séducteur, d'une intelligence ductile et d'un charme un peu féminin. Au cœur du Paris intellectuel d'avant-guerre, il se marie tôt avec Lise, avec laquelle il mène une existence réglée de membre du Conseil d'Etat. Mais chez des amis - fort chics - il rencontre Thérèse Pereyra, fille de la bourgeoisie parisienne, républicaine, moderne, progressiste. Un amour naît qui va durer une vie, longtemps sous le sceau du secret, puis au grand jour après la mort de Lise. Thérèse est ironique, enjouée, fine, passionnée de mode, de décoration et de peinture. Elle s'inscrit à la section socialiste du XVI^e et vit une existence de militante et de jeune mondaine intelligente et généreuse. Après une longue liaison clandestine, ils se marient en 1932. Ils emménagent quai de Bourbon sur l'île Saint-Louis, dans un appartement à la fois sobre et raffiné, avec de grandes fenêtres qui donnent sur Notre-Dame.

Dominique Missika raconte avec sensibilité cette histoire d'amour et de politique qui nous éloigne des clichés contemporains. Le leader de la gauche, porte-parole d'un parti ouvrier au programme très anticapitaliste, fait partie au plus haut point de ce qu'on appellerait aujourd'hui «la gauche caviar». La droite, d'ailleurs ne se prive pas de stigmatiser cette apparente contradiction, souvent à coups de calomnies qui font de Léon Blum, dans la presse réactionnaire, une sorte de milliardaire louche qui dîne «dans une vaisselle d'or». Blum n'a pas de fortune, mais il vit confortablement au cœur de Paris et fréquente la bonne société. Invité un jour par la princesse de Beauvau-Craon, il lui écrit non pour se dérober, mais pour demander que sa femme soit elle aussi admise dans cet aristocratique salon. Ce qui ne l'empêche pas de lever le poing dans les meetings dès le lendemain. Ainsi, cette dichotomie acrimonieuse qu'on observe aujourd'hui entre le peuple et les élites n'avait pas le même contenu à cette époque. C'est l'extrême droite qui cultivait l'antiparlementarisme et dénonçait l'élite progressiste - et souvent juive, selon elle - comme antifrançaise. La gauche socialiste, elle, s'attache à la politique, aux programmes, non à l'intimité de ses leaders, qui ne vivent pas, c'est le moins qu'on puisse dire, comme des ouvriers, mais en sont néanmoins aimés. Chef de la SFIO mais aussi bourgeois raffiné, Blum continue de fréquenter des milieux aisés. Il fait néanmoins voter les quarante heures et les congés payés qui transforment la

condition ouvrière. Passionnante par ses contradictions, l'histoire de Thérèse Blum, montre que la dénonciation mécanique des élites, si prisée aujourd'hui, a aussi quelque chose de stupide et de réactionnaire.

Laurent Joffrin

L'Histoire, mai 2016

Thérèse Blum

En retraçant les amours de Léon Blum et de Thérèse Pereyra, entre 1906 et 1938, date de la mort prématurée de Thérèse, Dominique Missika mêle vie privée et publique, correspondances et analyse de presse, racontant ces années qui voient le brillant avocat devenir le leader de la SFIO, puis l'homme du Front populaire au côté de cette jeune femme joyeuse. Cette liaison se déroule dans un décor bourgeois, parisien, bien éloigné des classes populaires vers lesquelles les portent leurs convictions. Inlassable promotrice de la carrière de son amant devenu son époux en 1932, Thérèse adhère à ses idées, l'accompagne dans ses meetings, devient à la fois égérie et éminence grise. L'auteur dévoile ainsi une image contrastée de cette classe politique cultivée, socialement très favorisée, souvent généreuse, mais confrontée à une violence de plus en plus radicale, combinant haine de classe et antisémitisme, qu'elle n'est pas armée pour comprendre et qui en aura, finalement, raison.

Page des libraires, avril-mai 2016

Blum ce méconnu

Je vous conseille vivement de vous plonger dans la biographie que l'historienne Dominique Missika consacre au grand amour de sa vie, Thérèse Pereyra, l'amante de Léon Blum, par ailleurs marié, qu'il aimera en cachette de longues années avant un mariage tardif en 1931. De santé fragile, elle décède en 1938. Ce livre, une fois de plus, rappelle avec brio que derrière chaque grand homme se cache (au moins) une grande femme.

François Reynaud, Librairie des Cordeliers (Romans sur Isère)

L'Ours, avril 2016

Thérèse, sa vie avec Léon

Depuis Jean Lacouture, aucun des biographes de Léon Blum n'a manqué de s'interroger sur la place des trois femmes qui partagèrent la vie de Léon Blum : Lise Bloch (morte en 1931), Thérèse Pereyra, qui fut la passion amoureuse de sa vie, morte en 1938, et Jeanne Lévylier, dite Janot, la compagne de la déportation et de la fin de vie. Trois parties du *Blum* d'Ilan Greilsammer (Flammarion, 1996), le premier à avoir eu accès aux archives intimes de Léon Blum, intitulées « Avec Lise » (1896-1931) », « avec Thérèse » (1932-1938) », « avec Jeanne » (1938-1950), signalaient cette clé d'entrée par les femmes. Serge Berstein (Léon Blum, Fayard 2006) s'interrogeait à son tour sur le rôle joué par Thérèse dans le « retour » en politique de Blum à partir de 1914, les réunions de toutes sortes lui offrant plus d'espace de liberté que les sorties au théâtre auxquelles Lise se faisait une joie d'assister. Dominique Missika reprend les pièces du dossier, les correspondances retrouvées, les photographies, les témoignages des proches, pour retracer la naissance de la liaison et la passion entre Thérèse et Léon dans un récit qui restitue un milieu et une époque.

Août 1911, Saint-Jean-de-Luz. Thérèse a trente ans, Léon en a trente-neuf, ils sont mariés tous les deux, il a un fils. Ils ont fait connaissance, cinq ans plus tôt, en vacances, avec un groupe d'amis parmi lesquels les Grunbaum-Ballin, Paul très proche de Léon, et Cécile, dite Cécette, son épouse, le trio de musiciens Cortot-Thibaud-Casals. Un milieu de la bourgeoisie aisée, surtout des juifs, plutôt bohèmes. On joue au tennis, se promène avec les enfants, on chante et écoute de la musique, Cortot a fait venir un piano, Léon écrit ses critiques. Lise et Cécile sympathisent avec Thérèse qui fait traîner ses fiançailles depuis cinq ans avec un homme riche éperdument amoureux d'elle au grand dam de sa mère. Lui a publié *Du mariage* en 1907, dédié à sa femme, elle a épousé son fiancé en 1908. Mais, très vite, cette jeune femme charmante, sportive, moderne, indépendante s'ennuie. Léon, séduit à

chaque rencontre, et dont le couple bat de l'aile, la courtise. Saint- Jean-de-Luz est le théâtre des premiers élans, surpris par une proche.

Les amants s'écrivent tous les jours, se voient, instants dérobés. Cécette a choisi le camp de Thérèse. En 1914, Lise, à la santé fragile, apprend la liaison en lisant un courrier qui traîne et menace ; Léon avoue, mais refuse et la rupture et le divorce. Sa femme encaisse, et tolère. En 1918, Thérèse, infirmière durant la guerre, désormais divorcée, se lamente, elle aimerait avoir Léon pour elle toute seule. Elles acceptent finalement, non sans plaintes dans leurs lettres à Léon, ce ménage à trois. Thérèse adhère en 1924 à la section du XVI^e arrondissement de la SFIO, celle de Jules Moch et de Louis Lévy, au groupe des femmes socialistes, mais son militantisme semble limité. Pour gagner sa vie, cette femme de goût monte une boutique de décoration avec une amie. La santé de Lise décline, Léon s'impose dans son parti. Lise meurt en décembre 1931. Juste un an après, Léon épouse Thérèse, qui veille désormais sur le foyer de son mari, décoration et réceptions. Elle sera aussi son assistante parlementaire attentionnée auprès des citoyens de sa nouvelle circonscription de l'Aude. Elle partage ses combats, tremble tous les jours pour lui, la tentative de lynchage de février 1936 la terrifie. La victoire du Front populaire la voit à la tribune place de la Nation, le 14 juillet, rayonnante et soucieuse auprès de son mari. Elle tient son rôle de première dame. Mais la maladie rode, elle la cache tant elle voudrait épargner un souci supplémentaire à Léon. Il l'a aimé séduisante, l'aimera-t-il diminuée? Regarde-t-il d'autres femmes ? Le dimanche 23 janvier 1938, dans un cadre noir, Bracke, dans un article sobrement titré « Thérèse Léon-Blum », à côté d'une photographie d'une fière Thérèse coiffée d'un béret, Le Populaire, le Parti, rendent hommage à la camarade.

Vingt ans dans l'ombre, six ans vraiment à ses côtés, Thérèse, femme moderne, a pourtant accepté par amour ce que sa raison de femme libre aurait pu rejeter. Léon n'a pas cédé, compartimentant sa vie, respectant les conventions bourgeoises. Blum féministe ? À sa façon. Oui à l'émancipation, mais le mariage engage. Dominique Missika montre que Blum avait besoin d'être aimé pour vivre et donner sa pleine mesure, et il l'a été, trois fois par Lise, la mère de son fils, par Thérèse, avec passion, par Janot, à la folie. La vie — politique — est un roman.

François Lavergne

***L'Express*, 23 mars 2016**

Dominique Missika aime les passions secrètes et Léon Blum. Aussi est-elle la plus qualifiée pour être la biographe de Thérèse Pereyra, « le grand amour caché » du futur chef du Front populaire, puis sa deuxième épouse, pour cinq petites années interrompues par la maladie. Au-delà du portrait enthousiaste de cette jeune femme libre, solaire, sportive et artiste, issue de la bourgeoisie « israélite », l'historienne dresse un tableau juste et fort de cet entre-deux-guerres lourd d'orages pas toujours désirés...

Emmanuel Hecht

***Le Journal du dimanche*, 28 février 2016**

La vie de Thérèse

Le 24 janvier 1938, un cortège d'une trentaine de voitures se dirige vers le cimetière du Père- Lachaise pour rendre un dernier hommage à la seconde épouse de Léon Blum, Thérèse. De toute la France parviennent au veuf des témoignages de sympathie, louant la ferveur et la bonté de la défunte, « providence des humbles », «sœur de conviction », qui ne cessa sa vie durant de militer aux côtés du leader de la SFIO, illustrant à la perfection l'adage selon lequel derrière chaque grand homme se trouve une femme.

Née dans une famille juive aisée et progressiste, marquée par l'affaire Dreyfus mais confiante dans la République, Thérèse est la plus courtisée des trois filles Pereyra. Joueuse de tennis et musicienne, éduquée selon les attentes de son milieu mais se distinguant des autres jeunes filles par sa vivacité d'esprit et son bon goût, elle est de toutes les parties de campagne et se lie ainsi d'amitié avec Léon Blum, critique littéraire et dramaturge en vue, et avec son épouse, Lise. Aux confidences amicales se substituent bientôt les lettres enflammées, mais Thérèse sait que son amant ne prendra pas le risque, sa carrière politique lancée, d'un divorce qui viendrait renforcer les ragots ternissant déjà son image dans la presse. « Aimer dans l'ombre

un homme politique, c'est sacrifier son propre bonheur. Pas de foyer, peu de moments partagés, des instants toujours volés. » Mais cela change à la mort de Lise : les deux amants convolent en justes noces et Thérèse accède enfin à la place tant espérée, dans la lumière, aux côtés de son époux, pour lequel elle devient un indéfectible soutien, partageant ses combats politiques et ses craintes devant la montée du fascisme et les prémices d'une seconde guerre mondiale qu'elle ne connaîtra pas, vaincue à 57 ans par un cancer foudroyant.

Bien que sujette à la curiosité publique, la vie intime de nos politiques passés et présents se voit toujours reléguée à un second plan, terrain de jeu favori des paparazzis souvent présenté comme une source de faiblesse pour l'homme (ou la femme) en question.

À 1.000 lieues de la veine sensationnaliste, c'est en historienne que Dominique Missika brosse le portrait de la seconde épouse Blum, retraçant au fil des lieux de vie, de rencontres, de rendez-vous secrets, de joies et de peines, la destinée d'un « grand amour caché » sans lequel cette figure du socialisme tiendrait peut-être une toute autre place dans le roman national.

Laëtitia Favro

Livres Hebdo, 19 février 2016

La femme cachée

Léon Blum (1872-1950) était avec les femmes comme avec les réformes. Il les aimait beaucoup et en changeait souvent. Quoique. Certaines eurent dans sa vie une place prédominante. Ce fut le cas de Thérèse. On la connaît peu. Et pour cause. Cet amour fut caché pendant vingt ans, jusqu'à leur mariage en 1932.

Avant cette officialisation, Blum ne voulut pas choisir entre sa femme et sa jeune maîtresse. C'était sa manière de rester politique, fidèle aussi à cette veine stendhalienne et assez libertaire qu'il avait exprimée dans son essai sur le mariage.

Thérèse Pereyra (1881-1938) attendra donc pour devenir Madame Blum. Pour préparer le terrain, elle se sépare tout de même de son mari Edmond avec lequel elle

n'entretenait plus que des liens juridiques. Léon, lui, patiente jusqu'à la mort de son épouse Lise en 1931.

Mais heureusement pour elle, Thérèse ne fit pas qu'attendre l'homme du Front populaire. Cette ancienne infirmière eut aussi une influence politique sur Blum. Elle est elle-même militante à la SFIO, 16^e section de la fédération de la Seine, où elle croise les jeunes socialistes Claude Lévi-Strauss ou Maurice Schumann. Elle est aussi très active dans le milieu culturel, notamment musical. Dans son sillage s'invitent volontiers Paul Dukas ou Vincent d'Indy.

Dans l'ombre de Léon, Thérèse accepte avec la même constance les succès et les défaites. Après le mariage, elle supporte les ragots sur les infidélités du chef de la SFIO, les attaques antisémites de la presse d'extrême droite, jusqu'à l'agression à l'angle du boulevard Saint-Germain et de la rue de l'Université en février 1936.

Officiellement, Thérèse et Léon ne vécurent que six ans ensemble. En réalité, c'est plus d'un quart de siècle de complicité et d'amour qui a fait tenir ce couple de cœur qui a inspiré en 2001 à Claude Goretta un téléfilm interprété par Claude Rich et Dominique Labourier.

Avec beaucoup de tact et de sensibilité, Dominique Missika s'intéresse à ces personnages que l'on dit un peu rapidement secondaires, à ces femmes d'exception qui sont restées discrètes. Après Berty Albrecht (Perrin, « Tempus », 2014) ou Gabrielle Perrier (L'institutrice d'Izieu, chez Points le 17 mars), elle fait le portrait de cette femme élégante, sportive et émancipée qui fit jaser parce qu'elle conduisait sa voiture elle-même. Emportée par une syncope cardiaque à l'âge de 56 ans, Thérèse laisse la marque d'un personnage éminemment romanesque dans lequel se reflète une époque pleine d'espoirs et de tourments.

Laurent Lemire